

CÉCILE CHOMIN - FANNY GAYRAL
AMÉLIE C. ASTIER & MARY MATTHEWS
FANNY ANDRÉ - ANGÉLINE MICHEL
GEORGIA CALDERA

P.-S.:
Joyeux
Noël



J'AI
LU

P.-S.:
Joyeux
Noël

CÉCILE CHOMIN - FANNY GAYRAL
AMÉLIE C. ASTIER & MARY MATTHEWS
FANNY ANDRÉ - ANGÉLINE MICHEL
GEORGIA CALDERA

P.-S.:
Joyeux
Noël



Sommaire

<i>Sapins blancs et mouton noir,</i> Fanny Gayral.....	9
<i>Le Cercle des Pères Noël Disparus,</i> Georgia Caldera.....	63
<i>Du pain d'épices et des photos de famille,</i> Fanny André	115
<i>Qui veut remplacer le père Noël ?,</i> Angéline Michel	171
<i>Le réveillon des Émotifs Anonymes,</i> Amélie C. Astier & Mary Matthews	219
<i>De l'autre côté du miroir :</i> <i>mission, talons, flocons,</i> Cécile Chomin	263

FANNY GAYRAL

Sapins blancs
et mouton noir

1

Dimanche 19 décembre

Il est 16 heures, et ma valise est prête. J'ai pensé à la combinaison, à la crème solaire, au bonnet, aux sept paires de chaussettes thermiques. Il me semble que je n'ai rien oublié. Le frigo est vide, les radiateurs sont en mode hors gel, la box est débranchée. Me voilà sur le départ. Alors que j'effectue une dernière vérification de l'appartement, mon téléphone vibre. Je l'attrape et déverrouille l'écran.

J'ai appris la nouvelle par ta mère. Il faut absolument que nous en discussions de vive voix. Appelle-moi quand tu auras un moment. Je t'embrasse. Thérèse.

Ah mince. Ma tante est déjà au courant... La nouvelle va se répandre comme une traînée de poudre ; je ne suis pas sortie de l'auberge ! Bon, ils vont me faire quelques reproches, puis ils se détendront. Ma décision est prise, je ne ferai pas marche arrière. Je vais profiter pleinement de ces vacances, apprendre à skier, marcher dans la

poudreuse, me délecter du soleil sur la terrasse du chalet, en altitude, et tout ira pour le mieux. J'ai besoin d'un Noël différent cette année, de calme, de recueillement en solitaire. Ils sont tout à fait capables de le comprendre et de se passer de moi ; une fois n'est pas coutume.

Je verrouille ma porte et traîne ma lourde valise dans l'escalier, jusqu'à la place de parking sur laquelle est garée ma voiture. Je fais démarrer le moteur et me mets en route. Je suis à peine sortie de Lyon que mon téléphone bipe à nouveau.

Quoi ?! Il paraît que tu ne viens pas dans le Morvan ! Tu as pensé à mamie ? On s'appelle. Salomé.

Mon cœur s'accélère alors que le tintement du portable me fait part du SMS de ma cousine, et je manque me tromper de bretelle d'autoroute. Oui, bien sûr que j'ai pensé à mamie, que s' imagine-t-elle ? J'ai longuement réfléchi, je n'ai pas agi sur un coup de tête !

Après une demi-heure de rumination sur ce thème, un message de ma sœur arrive.

Je viens de parler à Thérèse et à maman. Je te laisse imaginer leur abattement. Franchement, je pensais que tu changerais d'avis. Je t'appelle ce soir. Bisous. Caro.

Un petit vertige me saisit à la lecture de ces mots, je me fige quelques secondes, en apnée. Mon enthousiasme a faibli subitement, et je ne suis plus très sûre d'avoir fait le bon choix. Je ne me souviens plus tellement des

fondements de ma décision ni de mes plans pour l'assumer. Je devrais peut-être faire demi-tour et me résigner...

Non ! Accroche-toi, Clara !

Je me cramponne au volant, j'invoque Bouddha, le Qi et l'esprit de Noël en tâchant de faire le vide dans mon esprit.

Les kilomètres défilent, je quitte l'autoroute et m'engage sur la nationale. Peu à peu, des plaques de neige apparaissent sur les bas-côtés, le paysage blanchit à l'horizon. La route n'est bientôt plus qu'une bande de bitume serpentant entre deux murs immaculés, et La Plagne apparaît au loin. Je souris en apercevant les immeubles majestueux à flanc de montagne. La découverte de ce panorama magnifique me rassérène un peu.

Je quitte la route principale et m'engage sur le chemin en lacets qui monte jusqu'au gîte, à l'écart de la station. Arrivée à destination, je reste un instant bouche bée. La vue est splendide, le chalet domine la vallée, la neige qui recouvre son toit scintille sous les dernières lueurs du crépuscule. Je monte l'escalier principal et frappe à la porte. La jeune femme qui m'ouvre n'est pas très grande, mais elle semble musclée, solidement bâtie. Ses cheveux châtain s'illuminent de reflets roux, et son visage est constellé de taches de rousseur.

— Bonjour ! me dit-elle. Je suis Leslie, la maîtresse des lieux.

— Enchantée. Clara Beauvallon. Je suis l'une des gagnantes du concours Lechanfour.

— Oui, nous vous attendions. Vous avez fait bonne route ?

— Impeccable, réponds-je. Ça n'a pas été long, j'habite à Lyon, ce n'est qu'à deux heures d'ici.

— Suivez-moi, je vais vous montrer votre chambre.

J'entre dans la pièce principale et mon émerveillement ne s'amointrit pas. Le salon est immense, la décoration est chaleureuse : murs bardés de bois clair, plancher de pin, canapés de velours beige et chaussettes de laine rouge accrochées au manteau de la cheminée. Un grand sapin décoré de boules blanc et or se dresse sur ma droite. Dans l'âtre, le feu crépite. Je tire sur mon bonnet pour l'ôter, je souris. Voilà l'endroit parfait pour passer le Noël auquel j'aspire.

Nous montons à l'étage, et je découvre mes quartiers : une petite chambre douillette au plafond bas et mansardé, qui semble taillée à même le bois.

— Je vous laisse vous installer. Le dîner sera servi dans une heure.

Alors que j'ouvre ma valise, mon téléphone sonne. « Maman » s'affiche à l'écran. Oh non ! Dans ce contexte, je crois que j'aurais préféré Thérèse, Salomé et Caroline en téléconférence de groupe.

Je décroche à contrecœur.

— Allô ? fait ma mère d'une voix d'outre-tombe. C'est toi, Clara ?

— Oui, réponds-je. C'est bien moi.

Silence prolongé.

— Alors, euh, tu es sur la route ? poursuit-elle finalement.

Je tente d'adopter un ton enjoué :

— Non, je suis arrivée ! Tu verrais le chalet, c'est vraiment féérique ! Je vais être bien, ici.

— Ah, fait ma mère avec autant d'enthousiasme que si je lui annonçais l'imminence d'une pluie de criquets ravageurs. Tant mieux pour toi. Car mamie, elle, risque d'être très mal.

— On en a déjà parlé la semaine dernière, maman ! C'est une chance incroyable d'avoir gagné le concours des magasins Lechanfour. Il n'y avait que trois lauréats sur toute la France, tu te rends compte ? Une semaine de ski, tous frais payés, à La Plagne, ça ne se refuse pas !

— Oui, mais mamie prend de l'âge. C'est peut-être son dernier hiver.

— Tu dis ça chaque année depuis dix ans.

— Parce qu'elle peut partir à tout instant, Clara ! me rétorque-t-elle. Elle qui aime tellement cette période, qui ne désire rien tant que voir sa famille réunie autour d'elle pour Noël, si ce n'est pas malheureux !

— Je suis certaine qu'elle ne s'en rendra même pas compte. Ses troubles de la mémoire se sont aggravés, ces derniers temps. Tu as toi-même reconnu qu'elle n'avait plus que quinze minutes de lucidité par mois.

— Peut-être, mais elle sent les choses. Comme les bébés. Ils perçoivent les atmosphères. Et une famille incomplète, c'est comme un peigne sans l'une de ses dents. Un système bancal.

— Mais vous serez là, vous. Et puis, elle a vu pire, mamie.

— C'est toi qui le dis. Bon, réfléchis-y, il faut que je te laisse.

Elle raccroche et je reste dépitée sur mon matelas, entre mon sac à dos et ma valise, la gorge nouée. « Réfléchis-y. »

Mais je suis arrivée !

Je finis de ranger mes affaires, puis réalise un exercice d'harmonisation des trois Dan Tian pour me revigorer. Le résultat est en demi-teinte, et je ne suis pas complètement détendue lorsque je descends pour le dîner.

À table, Leslie me présente les autres lauréats : Angélique, une femme d'une quarantaine d'années, dynamique, blonde aux cheveux coupés court, son mari Christophe, un grand échalas à lunettes et chemise à carreaux, leur fils Louis, un préadolescent de 11 ans, et, pour finir, Marion, une jolie jeune femme d'une trentaine d'années, brune aux cheveux mi-longs bouclés et aux yeux noirs. Christophe me serre la main. Il a l'air d'un prof de maths. Je l'imagine tout à fait distribuant les copies en interrogeant de pauvres collégiens sans défense sur les fractions et autres dénominateurs.

— Enchanté, me dit-il.

— C'est grâce à Christophe que nous avons gagné ce séjour en famille, m'explique sa femme. C'est toujours lui qui fait les courses au Lechanfour de Longjumeau. Et de votre côté ?

— Je viens d'Aix-les-Bains, répond Marion. Je vis seule en ce moment, je suis divorcée.

— De Lyon, dis-je.

Par miracle, c'est le moment que choisit Nicolas, le mari de Leslie, pour surgir de la cuisine, un plat de gratin dauphinois entre les mains, coupant court à tout interrogatoire potentiel au sujet de mon statut matrimonial. Je me revois brièvement quittant Joachim, ses tee-shirts froissés et ses monologues interminables sur l'existentialisme et la philosophie poststructuraliste. Le constat est sans appel, ma vie sentimentale se résume actuellement à ce simple terme : un désastre.

— Il ne manque qu'Arthur, s'exclame Leslie.

— Ah bon ? demande Marion. C'est un quatrième gagnant ?

— Non, répond notre hôte. Arthur sera votre prof de ski. C'est un ami d'enfance. Il a grandi ici et vit

désormais à Grenoble, mais il remonte chaque année pendant les vacances d'hiver pour donner des cours à l'École du ski français.

— Regarde, Louis ! la coupe soudain Christophe. Leslie a partagé le gratin en huit parts. Tu te souviens de ce que l'on doit faire au numérateur et au dénominateur, si l'on veut des fractions équivalentes en seizième ?

Lundi 20 décembre

Le réveil sonne, je m'extrais du sommeil avec difficulté. J'ai mal dormi, j'ai rêvé que je comparaissais en cour d'assises pour « suprême trahison ». Mamie se tenait dans le fauteuil du juge, une perruque bouclée sur la tête, un peigne édenté à la main, hurlant que j'avais ruiné son Noël, anéanti sa vie.

Je consulte mon téléphone. Deux messages. Le premier est de Thérèse, qui m'explique que les personnes âgées sont extrêmement sensibles, qu'elles perçoivent les atmosphères à la manière des chatons ; le second, de ma sœur Caroline, qui m'écrit qu'une famille sans l'un de ses membres est tel un squelette dépossédé de l'un de ses os.

Un système bancal, oui, je sais.

Je repose rageusement l'appareil sur la commode. Certains os sont minuscules et leur absence peut tout à fait passer inaperçue, non ? Les osselets de l'oreille, par exemple. D'ailleurs, mamie est sourde comme un pot.

Je m'habille, j'effectue quelques mouvements de Qi Gong à visée relaxante, Phénix rouge, Dessin du soleil

et de la lune. Alors que je me redresse, j'aperçois mon reflet dans le miroir de la salle de bains. J'ai l'air d'une karatéka sous amphétamines. Et dire que je dédie ma vie à l'accompagnement de mon prochain sur les chemins de l'harmonie et de la décontraction...

Bon, je renonce à lutter contre mes tensions et ma mauvaise humeur, et descends pour le petit déjeuner.

Christophe et Angélique sont attablés devant leur tasse de café, Louis en face d'eux. Ils doivent déjà être en train de le bombarder de questions sur les lipides de son croissant et le périmètre de son bol de chocolat, comme ils l'ont fait hier au dîner. Christophe est prof de maths, Angélique prof de bio, et ils semblent avoir décidé de transformer leur fils en encyclopédie vivante. Le pauvre. Bonjour les vacances !

Marion est là, elle aussi, qui discute avec un jeune homme aux traits fins et réguliers. Ses cheveux châtain sont un peu en bataille, il porte une barbe de trois jours, ses yeux sont d'un vert saisissant, clair et cristallin, marbré de filaments d'or. Un anorak rouge est posé sur le dossier de sa chaise. Le voici donc, le fameux prof de ski ! Leslie n'avait pas précisé qu'il était aussi beau. Je jubile intérieurement. Le programme prévoit deux heures de cours le matin et deux autres l'après-midi. Soit quatre heures quotidiennes agréables en perspective.

— Bonjour, fais-je en souriant. Vous devez être Arthur ?

Il relève la tête.

— Bonjour, répond-il.

— Je suis Clara, l'une de vos élèves. J'espère que vous êtes patient, car je ne suis jamais montée sur des skis.

— Nous non plus ! s'esclaffe Christophe. On est complètement nuls !

Arthur ne répond rien, il se contente de hocher la tête.

Un voyant clignote immédiatement dans ma tête. Allons bon. Un taiseux, semblable au prototype masculin de ma famille, incapable d'aligner trois mots pour exprimer une émotion ou développer son ressenti. Le genre d'hommes que je fuis.

— Vous serez entre de bonnes mains, intervient Leslie, qui arrive de la cuisine. Arthur est un prof merveilleux ! Et, cerise sur le gâteau, sachez qu'il est infirmier dans la vie.

— Oh ! s'exclame Marion. Je suis infirmière, moi aussi ! Je travaille en psychiatrie à Aix-les-Bains. Tu bosses à l'hôpital ?

— Non, répond Arthur. En libéral. Comme remplaçant.

Sur ce, il attrape son anorak et se lève, l'air un peu mal à l'aise.

— Rendez-vous au vestiaire, ajoute-t-il, avant de passer la porte.

OK. Affaire classée. Il est beau, mais à demi-mutique. On dirait mon père, mon frère ou mon oncle Luc. S'il veut être muet comme un poulpe, grand bien lui fasse, mais, en ce qui me concerne, j'ai mieux à faire que courir après un gars pour lui arracher une phrase d'une longueur décente – *courir* ou *skier*, en l'occurrence.

Tant pis pour la précision des consignes, je ne poserai aucune question. Moi, j'aime les bavards, même s'ils sont parfois pénibles. Tout, même une logorrhée assommante, vaut mieux que l'indifférence.

À 10 heures, une fois nos skis choisis et nos casques enfilés, nous descendons le sentier à pied et suivons Arthur jusqu'à l'enclos des débutants, bordé d'un petit

remonte-pente. La station est animée, des files colorées de skieurs s'agglutinent aux abords des télésièges, sous un soleil radieux. Le paysage est éblouissant de beauté, mon regard s'attarde sur la cime des glaciers, le ciel turquoise, les sapins poudrés de blanc sur le flanc de la montagne. Après trente-quatre Noël's pluvieux passés dans la propriété familiale de Château-Chinon à écouter mes ascendants discuter assurances, ce panorama hivernal me procure une forme d'apaisement inédit.

Notre professeur nous enseigne les rudiments du téléski et des techniques de glisse. Je descends la piste dans son sillage, en chasse-neige maximal, les jambes tremblotantes comme deux guimauves, à deux doigts d'un arrachement des adducteurs, avec la grâce d'une autruche paraplégique. Coefficient de séduction : moins dix mille sur l'échelle de Richter.

En l'espace d'une demi-heure, Christophe se plante le nez dans la neige, Angélique dérape sur une plaque de verglas et je termine la tête dans une congère.

Louis, qui pratique le roller à ses heures, ne s'en tire pas trop mal, quant à Marion, elle dévale la piste verte à vive allure, leste, le port altier, nimbée de la superbe de ces autochtones nés une paire de skis aux pieds.

Arthur est doué d'une patience d'ange, à défaut de prolixité. Il nous montre sans relâche les bons gestes, nous encourage d'un signe de la main. Je m'amuse bien, mais je ne me sens pas complètement relâchée. Des détails font affluer en moi, par moments, de petites vagues d'énervement : mon bonnet qui me gratte, la crème solaire qui colle, une fermeture Éclair grippée, le visage en filigrane, dans un nuage floconneux, de ma tante Thérèse...

— Regarde ! La neige fume ! s'exclame Angélique à l'adresse de son fils, alors que nous faisons la queue

devant le remonte-pente. Une réaction chimique de sublimation !

Christophe en ramasse une poignée.

— Tu te souviens du nom de la fractale en forme de flocon ?

— Le flocon de Koch, marmonne le garçon.

— Oui, c'est bien ! se rengorge son père avant d'attraper la perche.

J'adresse un regard compatissant à Louis. Je vais organiser une réunion des Vacanciers Martyrs Anonymes. On se saoulera au Coca et au vin chaud, en jouant aux fléchettes sur des portraits de famille !

La pause venue, nous déjeunons de salade et croque-monsieur au soleil, sur la terrasse du chalet. L'après-midi sportif est idyllique, mais je peine à le savourer, tant les récriminations de ma mère tournent en boucle dans ma tête.

À 17 heures, de retour au gîte, j'hésite un instant à rallumer mon portable. Je contemple l'appareil éteint, son écran noir inerte. Je le jetterais volontiers par la fenêtre, cet engin de malheur ! Je pourrais prétexter une panne de réseau ou l'oubli de mon chargeur, et mes problèmes seraient miraculeusement résolus.

Bon, allumage. Cinq bips : un SMS de Salomé et quatre appels manqués de ma sœur Caroline. Je n'en ai pas du tout envie, mais je la rappelle.

— Tu sais, j'ai réfléchi, m'annonce-t-elle de but en blanc, sans même un bonjour. Tu pourrais nous rejoindre dans le Morvan le 24 décembre en milieu de journée, ce qui te laisserait suffisamment de temps pour profiter de ton séjour au ski, sans manquer pour autant notre réveillon.

— Mais il y a cinq heures de route jusqu'à Château-Chinon. Cela amputerait mes vacances de trois jours !

— On peut voir le verre à moitié vide, mais ce schéma te permettrait de skier quatre jours, c'est tout à fait honnête !

— Non, Caroline, désolée, mais je ne peux pas.

Une bouffée de colère me traverse et j'ajoute :

— Et puis, ce n'est pas comme si mamie était seule au monde le reste de l'année. Hormis toi et moi, tout le monde habite Nevers, dans cette famille. Et tout le monde travaille dans la même entreprise ! Je rentre un week-end sur deux ! Nous vivons entassés les uns sur les autres, comme une colonie de cloportes !

— Ne dis pas des choses que tu pourrais regretter, m'assène ma sœur, soudain glaciale. Bonne soirée, Clara.

Et elle raccroche. Ô joie de Noël, quiétude des célébrations de fin d'année, harmonie au cœur des foyers ! Je me sens prise en étau entre l'exaspération et la culpabilité. J'ai pourtant pour habitude de ne jamais m'emporter, de chercher sans relâche la conciliation et la résilience. Le doute me taraude. Dois-je rentrer, telle l'enfant prodigue, faire le bonheur du clan Beauvallon, reconstituer peignes et squelettes, et renoncer de bonne grâce à la moitié de mon séjour lechanfourien ?

Ces considérations ne me quittent pas jusqu'à l'heure du dîner, et c'est en broyant du noir que je rejoins le salon.

— Ça va, Clara ? me demande Marion, qui semble avoir remarqué mon accablement.

Sa sollicitude me fait du bien. Peut-être est-ce son œil d'infirmière en psychiatrie ou simplement la douceur de

son sourire qui m'apaise ? Je hoche la tête en silence, la remercie, je suis juste un peu fatiguée.

— Au fait, tu fais quoi dans la vie, Clara ? me demande Christophe en servant les pommes de terre.

— Je suis professeur de Qi Gong.

— Ah oui, c'est à la mode, ça ! s'exclame-t-il.

— Pour moi, c'est surtout une philosophie de vie, dis-je. Une façon de se réunifier.

— Tu devrais dispenser des cours en ligne, déclare Leslie. C'est un secteur porteur.

— Euh... oui. En fait, c'est déjà le cas. Je tiens un blog et j'ai une chaîne YouTube : « Les quatre saisons du Qi ».

Angélique me désigne son fils du menton, assis sur le canapé, sa tablette entre les mains.

— Louis pourra te donner des conseils, il gère une chaîne sur les jeux vid...

— Waouh ! la coupe ce dernier en ouvrant des yeux ronds comme des soucoupes, tu as 200 000 followers ! Mais tu es une star du web !

— C'est gentil, mais tu en rajoutes un peu, dis-je. J'ai une communauté fidèle, c'est vrai. J'essaie de porter un regard neuf sur l'harmonie corps-esprit et de proposer des contenus utiles. Mes abonnés me le rendent au centuple.

— Tu t'appelles Clara Beauvallon, déchiffre Christophe, le nez sur l'épaule de son fils. Le même patronyme que notre compagnie d'assurances, c'est marrant.

— Oui, ce n'est pas sans lien, il s'agit de ma famille. La société Beauvallon a été fondée par mon grand-père, Édouard, à Nevers, puis mon père et mon oncle ont pris

la relève. Ma tante y est assistante de direction, mon frère et la plupart de mes cousins y travaillent.

— Et toi, donc, tu es le vilain petit canard ? sourit Leslie. Celui qui quitte le navire des assurances pour le voilier de l'harmonie corps-esprit ?

Je grimace.

— En tout cas, ça m'intéresse, commente Marion, interrompant cette périlleuse conversation. J'ai toujours eu envie de me mettre au Qi Gong.

Mardi 21 décembre

Il est 8 heures du matin, je suis percluse de courbatures, j'ai mal dormi et je suis de mauvaise humeur. J'ai tenté de travailler hier soir, d'avancer sur le texte de la conférence que je dois donner dans deux mois à Lausanne sur le thème de la transition hiver-printemps dans la médecine chinoise, mais je n'ai pas été capable d'écrire la moindre ligne. Moi qui me faisais une joie d'animer cette soirée, j'ai perdu le souffle printanier de l'inspiration. Je suis figée dans un hiver morne et triste, congelée dans les glaces éternelles comme un cloporte en cavale.

Depuis que j'ai ouvert les yeux, je pèse et soupèse dans ma tête les avantages et inconvénients d'un départ prématuré vendredi à la première heure. Et si, pour mon malheur, un éclair de lucidité frappait subitement mamie en plein réveillon ? Si elle prenait conscience de mon absence ? Elle serait affreusement triste.

Lorsqu'elle était en pleine possession de ses moyens, elle me disait souvent que j'étais trop éloignée, qu'elle regrettait beaucoup que je sois partie. Alors que je vis à Lyon, quand même. Ce n'est pas non plus le Kazakhstan ! Mais

pour elle, c'est tragique. Et je ne suis pas sans savoir que les émotions négatives affectent le système immunitaire. Mamie risque d'être affaiblie, par ma faute. Elle pourrait attraper la grippe ou le tétanos. Voire la variole. Ce serait son dernier hiver, à l'aube de sa quatre-vingt-cinquième bougie, une lente et atroce agonie dont je devrais endosser l'entière responsabilité.

Louis me tire de mes pensées moroses en déposant devant moi un café au lait fumant et un croissant sur une petite assiette. Il me couve amoureusement du regard. Depuis hier soir, lorsqu'il pose les yeux sur moi, j'ai l'impression d'être l'inventrice du Nutella ou la championne du monde de roller freestyle.

— J'ai eu une idée, cette nuit, lance soudain Christophe avec entrain. On pourrait se faire des vacances participatives, le soir après le ski. Chacun de nous organiserait, partant de ses compétences, un atelier pour les autres. Ce serait extrêmement enrichissant.

— Bonne idée ! s'exclame Leslie. En ce qui me concerne, le thème coule de source : je vous prends tous en stage à la cuisine demain pour les biscuits sablés, histoire de joindre l'utile à l'agréable.

— Et Louis pourrait nous initier à l'extraction des racines carrées de tête ! déclare Angélique. Il a appris à le faire récemment. Hein, mon poussin ?

L'extraction des racines carrées ! Et pourquoi pas la résolution du dernier théorème de Fermat ? De toute façon, je vais refuser, ce n'est pas pour moi, ce concept de « vacances participatives ». Je crois que je déteste le monde entier, en ce moment. Je suis en train de virer complètement asociale. Je vais plutôt monter au roc des Verdons en raquettes, avec dix boîtes de bûche glacée

passion-framboise, et m'enterrer dans un igloo jusqu'à la Saint-Sylvestre.

Marion s'est tournée vers moi.

— Oh, et toi, Clara, tu pourrais animer un atelier de Qi Gong ce soir ?

— D'accord, m'entends-je gaillardement répondre. Si tu veux.

— Génial ! fait la voix d'Arthur sur ma droite.

Je relève la tête. Notre prof de ski me sourit, son regard lumineux posé sur moi.

— Je suis allé en Chine, il y a quelques années, ajoute-t-il. J'aimais beaucoup observer les gens pratiquer cet art dans les parcs, sous les magnolias en fleur.

Oh, deux phrases ! Je suis en veine, aujourd'hui, je devrais jouer au loto. La teinte de ses yeux est à défaillir. Cet homme aurait tout pour être irrésistible, s'il n'était pas si mutique.

La sensation d'être observée par Arthur ne me quitte pas au fil de la journée et des heures de cours.

— Tu n'as pas d'écharpe ? me demande-t-il en milieu d'après-midi, alors que je frissonne sur le télésiège, assise à ses côtés.

— Je l'ai oubliée au chalet ce midi.

— Tiens, prends la mienne, je n'ai pas froid.

Disant cela, il entrouvre son col, retire son écharpe et me la passe autour du cou avec délicatesse. La laine est douce contre ma peau, elle exhale des parfums de tisanes d'hiver au coin du feu, des effluves d'épices, d'orange et d'anis étoilé. Sa chaleur se répand dans mon corps, le cliquetis du télésiège me berce, j'admire le paysage, la trace sinueuse d'un skieur aventureux dans la poudreuse, les lueurs cuivrées du soleil au-dessus des glaciers.

Je me laisse aller à parler quelques minutes, raconte mon quotidien lyonnais à Arthur, le tournage de mes vidéos, mon studio de Qi Gong et mes cours toujours bondés. Il hoche la tête et me sourit, me pose quelques questions. Son attention me touche et, lorsque nous arrivons au sommet de la grande piste verte sur laquelle il a jeté son dévolu, je suis presque déçue que ce moment s'arrête si vite.

L'après-midi passe à toute allure, et je constate que je progresse, même si, côté allure et glamour, il faudrait des critères aménagés. Les sensations physiques du ski me plaisent, mais il me semble toujours que je traîne derrière moi un boulet encombrant et invisible, l'impression d'avoir commis une faute ou de n'être pas au bon endroit.

De retour au chalet, l'heure du thé passée, les candidats se pressent pour participer à mon atelier. Nous nous installons sur la grande terrasse et je leur propose une initiation au Qi Gong des cinq animaux. Angélique et Christophe gémissent à chaque mouvement, du fait de leurs courbatures, Louis est plutôt souple, Marion se révèle un peu gauche et Arthur prodigieusement doué.

— Attendez-moi, j'arrive ! intervient Leslie, qui accourt en dénouant son tablier. Eh ben dis donc, Arthur, on jurerait que tu as fait ça toute ta vie !

— C'est parce qu'on en est à l'ours, lui répond son ami.

— Ah oui, rigole-t-elle. Je te reconnais bien là. Il y a des ressemblances.

Leslie adresse un clin d'œil à Arthur, paraissant trouver merveilleuse cette histoire d'ursidé mal léché. Elle apprécie vraisemblablement les hommes taiseux et fiers de l'être, elle. Son mari Nicolas n'a, en effet, pas l'air

particulièrement versé dans le bavardage, lui non plus. Je ne l'ai entendu dire que « oui », « non », et « avec la dameuse » depuis le début du séjour. Bonjour la communication entre époux !

J'ai bien connu ça, enfant, dans ma famille, le silence de ces hommes qui ne prennent pas la peine de partager ce qu'ils ressentent, aux côtés d'un père qui se contentait de hocher la tête et d'un frère muet comme un bigorneau. Eh bien, les gars, j'ai un scoop : nous ne sommes pas télépathes ! Moi, je n'en peux plus de naviguer entre des moulins à paroles rassurants, mais insipides, et des types séduisants, mais mutiques. Pourquoi ne m'a-t-il jamais été donné de rencontrer un compagnon équilibré, capable d'un juste milieu ? Je n'ai vraiment pas de chance.

Je me sens hyper énervée tout à coup. J'ai envie de casser des bûches à mains nues. De fracasser un gentil bonhomme de neige à grands coups de piolet.

— Bon, voilà, fais-je de but en blanc. C'est fini pour aujourd'hui.

Et je les plante tous sur la terrasse, au beau milieu du Jeu du singe.

— Ah bon, déjà ? s'étonne Christophe alors que je m'éloigne. Les fins de séquence sont un peu abruptes en Qi Gong, non ?

Je monte dans ma chambre, m'assieds sur mon lit en position du lotus, tente de faire le vide en moi.

Inspirer.

Souffler.

Inspirer.

J'aimerais tellement pouvoir me terrer ici sans manquer à personne ! Pourquoi ma sœur ne me comprend-elle

pas ? Pourquoi Arthur ne s'épanche-t-il pas plus ? J'ai l'impression d'être une pie jacasseuse à côté de lui.

Souffler.

Alors que ce n'est pas le cas. Je suis plutôt paisible, comme fille, et j'ai le goût de l'échange.

Inspirer.

Et pourquoi m'attire-t-il autant ? Cette douceur qui émane de lui, ses gestes prévenants, son écoute, son sourire.

Inspirer.

Non, souffler.

Mon téléphone sonne et je décroche, machinalement.

— Allô, Clara ? C'est Thérèse.

— Oh, bonjour, Thérèse.

Ma tante est la sœur de mon père. Neversoise, passionnée de tricot, amatrice de chocolats fins, maîtresse de deux chihuahuas, bénévole au Secours catholique. Un tableau absolument inoffensif sur le papier. Dans l'air frais du monde réel, par contre, elle me terrorise littéralement, et ce depuis ma plus tendre enfance.

Ce sont peut-être ses lunettes sévères, son chignon strict ou le ton inflexible de sa voix, mais lorsqu'elle s'adresse à moi, j'ai l'impression d'avoir 6 ans à nouveau : je bégaie, mon cerveau se disloque, j'acquiesce sans réfléchir, je dis oui à tout, pour un cinquième chocolat au cherry, pour un après-midi de toilettage canin, pour la proposition de lecture d'un recueil d'encycliques du pape...

— Ta sœur m'a dit que tu prévoyais de rentrer plus tôt finalement ?

— Ah, euh..., dis-je. Oui, Caroline m'a demandé de...

— C'est une excellente solution, me coupe-t-elle. Et puis cela t'évitera de conduire de nuit. La prise de volant nocturne est dangereuse, tu sais.

— Oui, fais-je. C'est vrai que...

— Au fait, as-tu terminé le recueil d'encycliques que je t'ai prêté ?

— Ah oui, tu me l'as prêté l'autre j...

— Parfait. Tu me diras ce que tu en as pensé. Vendredi soir, du coup. Mamie sera ravie. Tu penses à appeler ta mère ? Elle était sous le choc, ces jours-ci.

— Oui, je l'appelle régulièrement et...

— Très bien. À vendredi, Clara, je t'embrasse.

— À vendredi.

Et elle raccroche.

À vendredi ! J'ai dit « à vendredi » !

Au secours, à l'aide, alerte à la sublimation chimique intégrale de mes neurones et au rapt de mon libre arbitre ! Je ne suis même pas capable de m'opposer un peu à ma tante. De m'affirmer, pour une fois, de faire passer mon bien-être et mes besoins avant ceux d'autrui. Ce qui serait d'ailleurs tout à fait égoïste, Caroline a raison.

Je ne sais pas ce que je veux. Plus rien, je crois, hormis la résolution spontanée de mon horrible dilemme. Sans mon intervention, cela va sans dire. Un dédoublement subit et miraculeux de mon être, par exemple. Une amnésie brutale de l'ensemble des personnes concernées. L'annulation pure et simple de Noël. Non, quand même.

Bon, je vais descendre.

Je gagne le salon, me laisse tomber mollement sur le canapé, bien décidée à goûter un repos mérité, en chaussettes mérinos face à la cheminée.

Le parquet craque derrière moi. Pas moyen d'être tranquille deux minutes ! Je lève le menton. C'est Louis qui arrive, un sourire ravi sur le visage, les yeux fondants comme deux caramels. Mon agacement retombe. Il me plaît, ce gosse.